

Les 26 novembre (octobre 1999)

Suzanne Robert

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1999). Les 26 novembre (octobre 1999). *Liberté*, 41(6), 71–76.

Hors les murs

SUZANNE ROBERT

LES 26 NOVEMBRE
(octobre 1999)

En passant près d'une pointe, un écureuil roux gloussait sur une souche, la queue remontée le long du dos jusqu'à la tête. Carl glisse une balle dans la culasse de la 22, tire et touche la bête à la tête. C'est ici que la dépouille peut servir, ici où se ramassent toutes les eaux tourbillonnantes pour s'assagir avant de se déverser. Il a dépiauté l'écureuil, l'a enfilé sur sa ligne en prenant soin de dissimuler la pointe des hameçons dans la chair et a lancé la boule de sang au loin, comme un simple leurre.

André Paquette¹

Si dans la métropole, au grand dam des citoyens, règne l'anonymat des instances financières, politiques, industrielles, médicales et autres, il n'en est pas de même hors ses murs. Ici à Sainte-Enclave-des-Lacs, le préfet de la MRC², le député provincial du comté, le directeur de la banque et celui de la Caisse populaire, les médecins et pharmaciens, le notaire et le curé, les fournisseurs de

1. Dans *La lune ne parle pas*, Montréal, Éditions Triptyque, 1996, p. 27-28.

2. Municipalité régionale de comté.

services, le président de la Chambre de commerce, le conseil municipal, le fondé de pouvoir des marchands — parfois appelé « maire » — et même le notable écrivain amateur, chasseur émérite et éthylique, vous les connaissez tous et tous vous connaissent. Avec un peu de chance, d'attention et de patience, vous pouvez même découvrir l'identité du voleur de bois et celle du poseur de pièges à ressorts (ou pièges à pattes).

Le voleur de bois

Au petit matin du 26 novembre 1996, je marche avec ma chienne terre-neuve sur l'étroit chemin qui mène à l'autre extrémité de la presqu'île. Il fait froid. Déjà la neige a recouvert la forêt dénudée et les rives du lac sont croûtées de givre blanc. Le grand silence, le haut silence (comme on disait de l'épilepsie essentielle: le haut mal, le grand mal, le mal sacré) isole nos contrées hors les murs. Peu à peu, il abolit dans nos pensées le monde intra-muros qui là-bas, plus au sud, se définit lui-même comme seule entité de l'univers.

Presque au bout du chemin, là où se trouve un chalet appartenant à des métropolitains qui l'habitent tous les week-ends, je mets ma terre-neuve en laisse: des bruits proviennent du chalet. Des bruits de travaux, sans doute; on dirait que des ouvriers déchargent des matériaux. Pour ne pas déranger, je fais demi-tour. Alors que nous arrivons à la croisée — un autre chemin mène à l'extrémité opposée de la presqu'île —, j'entends le moteur, poussé à fond, d'une voiture qui semble venir derrière nous. Nous avons tout juste le temps de sauter dans le fossé: la voiture, d'un rouge sombre mais étincelant, file à vive allure, conduite par un jeune homme aux cheveux noirs très longs, aux traits fins, au regard inquiet. De toute évidence, il ne nous voit pas. La voiture passe sur le chemin au-dessus de nous et c'est alors que je constate qu'il s'agit d'un pick-up chargé à pleine capacité de bois

de chauffage. Le garçon l'a probablement volé au chalet. Je détache ma terre-neuve ; pour vérifier mon hypothèse, nous nous rendons sur les lieux par un raccourci dans la forêt.

Tout semble confirmer mes soupçons. Les cordes de bois installées par les propriétaires le long d'un parapet au-dessus du lac sont à demi découvertes ; la longue bande de plastique bleu qui les protégeait a été arrachée et plusieurs bûches jonchent le sol. Je remets le tout en place, pendant que la terre-neuve tente de décrypter les odeurs environnantes ; ainsi, quand il repassera par ici, le voleur comprendra que quelqu'un est venu, et que ce quelqu'un *sait*. De nouveau, j'accroche la laisse au cou de ma chienne (cette grosse ourse protectrice et peu obéissante !) et nous nous cachons dans la forêt pour surveiller le retour de l'étrange garçon ; mais il tarde. Il tarde tant que, lassées de l'attendre, nous retournons à la maison. Dans l'après-midi, nous allons de nouveau au chalet par le raccourci. Rien n'y semble différent ; tout est resté exactement tel que nous l'avions laissé, sauf pour quelques détails majeurs : de profondes traces de freinage creusent la terre battue du chemin et des marques de pneus dans la mousse indiquent qu'une voiture a fait hâtivement demi-tour en empiétant sur le sol de la forêt. Le voleur a sans doute rapidement compris, en apercevant de son véhicule les bûches bien rangées et la toile plastifiée bien ajustée sur les cordes de bois, qu'on avait découvert son vol.

Un mois plus tard, un pick-up rouge sombre se gare devant la Caisse populaire du village, là où je me rends justement ; en sort le jeune voleur aux cheveux très noirs et très longs, aux traits fins. Il entre et prend place dans la file d'attente. J'entre aussi et me poste juste derrière lui. Il porte un pantalon de velours bien coupé, un chandail de pure laine vert pin et d'élégantes chaussures de cuir roux. Aucun signe de pauvreté chez le voleur. Au contraire, un mondain original ne ferait pas meilleure

figure que ce jeune malfaiteur au style vestimentaire savamment négligé. Je m'approche encore et me tiens si près de lui que je sens l'odeur parfumée de ses cheveux. Une irréprouvable envie me vient alors à laquelle, heureusement, je résiste au dernier moment : celle de lui demander à brûle-pourpoint : « Et alors, allez-vous revenir chercher du bois à la presqu'île ? » Pourquoi ne pas avoir cédé à l'envie ? Sûrement pas par peur. Plutôt pour conserver le mystère, pour jouir du fait de savoir ce que quelqu'un croit avoir accompli dans la plus complète solitude ; peut-être aussi par une sorte de fascination pour le pouvoir du silence, car un témoin qui ne témoigne pas conserve à jamais la liberté de la divulgation.

Le poseur de pièges

L'année suivante, le 26 novembre 1997, tôt le matin, alors que le Trotskiste se rend au village en voiture, il aperçoit sur le chemin de la presqu'île, près de la sablière, une camionnette en fâcheuse position : les roues sont enfoncées dans le sable. Personne à l'horizon ; le chauffeur a probablement quitté l'endroit pour chercher de l'aide. Quand, quelque temps plus tard, le Trotskiste revient sur la presqu'île, la camionnette ensablée s'y trouve toujours, mais cette fois, le conducteur s'y trouve aussi. Le Trotskiste offre son aide ; le conducteur demande à téléphoner à un ami garagiste qui possède une dépanneuse. Le Trotskiste vient à la maison et me fait rapidement le récit de l'incident ; il compose au téléphone le numéro de l'ami garagiste qui promet de venir tout de suite. Tout se passe sans que j'aperçoive, ne serait-ce qu'une seconde, le conducteur de la camionnette resté assis dans la voiture du Trotskiste. Ce dernier ramène le conducteur sur les lieux pour y attendre la dépanneuse en sa compagnie.

Quelque temps plus tard, le Trotskiste revient à la maison, seul. Son comportement me semble étrange ;

fuyant, triste, muet, il répond à peine quand je demande si l'ami est finalement venu, s'il lui a fallu du temps pour remorquer la voiture, etc. Et tout à coup, sans savoir que c'est là le chemin qui mènera à l'horreur, je pose la question fatidique : « Mais dis-moi, qu'est-ce que cet "homme à la camionnette" faisait à l'entrée de la sablière ? » Le Trotskiste se tait. Il lève vers moi des yeux empreints de tristesse. Finalement il dit, les dents serrées par la colère : « Je lui ai posé la question pendant que nous attendions la dépanneuse. Dans la bande de forêt entre le marais et la sablière, il fait de la trappe. Il installe des pièges à ressorts et des collets. Il convoite, entre autres, la fourrure du renard de la presqu'île. »

Nous nous rendons à la sablière. Nous entrons prudemment dans la forêt. Après à peine quelques pas, nous voyons là, juste devant nous, les instruments de torture : de gros pièges noirs à dents métalliques. Plus loin, tout autour, comme un cercle magique, des collets. Et comme appâts, des castors dépiautés, sacrifiés sur l'autel du supposé « instinct profond et atavique de la chasse chez l'humain ». Or, est-il utile de le rappeler, parmi les ancêtres hominiens de l'*Homo sapiens*, plusieurs avaient un régime végétarien ; parmi ceux qui se nourrissaient de chair, bon nombre n'étaient pas chasseurs, mais bien charognards ; chez les primates actuels, l'homme est le seul à consommer régulièrement de la viande ; seul le chimpanzé — en cela différent de tous les autres grands singes anthropoïdes — se nourrit parfois, quoique rarement, de petits animaux.

Devant les castors sacrifiés, ces boules de chair écorchées, démembrées, je suis demeurée inerte, incapable de réagir, de ressentir, ni même de vomir. Alors lentement, consciencieusement, le Trotskiste a enlevé tous les collets et les a jetés dans les pièges à pattes qui se sont refermés sur eux avec un claquement morbide ; puis il a enterré les restes des castors. Nous sommes rentrés à la maison où il a téléphoné au trappeur pour lui ordonner de venir

chercher ses instruments de mort. J'ai écrit au trappeur pour lui dire mon indignation et ma peine.

Ce matin, dans le journal local, il y a une photographie du poseur de pièges. Son nom apparaît au bas de la photo. Il travaille à du défrichage dans une forêt lointaine. J'ai placé la photographie du journal sur l'étagère de mon pupitre; ainsi, tous les matins, je le vois devant moi, entre une potiche et le crâne humain, aux deux dents manquantes, que je conserve depuis mes années d'étude en paléontologie. Tous les matins, je me force à le regarder, pour ne pas avoir le loisir d'oublier ce visage.

*

Le 26 novembre 1998, il ne se passa rien de particulier.

La Narratrice